

L'HISTOIRE DU TRAVAIL DES ANNÉES 1830 AUX ANNÉES 1930 : MISE EN PERSPECTIVE HISTORIOGRAPHIQUE

Fabien Knittel, Nadège Mariotti, Pascal Raggi

Le travail est, aujourd'hui, au cœur des préoccupations quotidiennes des occidentaux. Il peut permettre l'épanouissement personnel ou, *a contrario*, être facteur de maladies professionnelles. Or ce travail a une histoire riche et complexe, notamment depuis le XIX^e siècle, siècle de l'industrialisation en Europe et en Amérique du Nord. Toutefois, les ouvrages de synthèse sur l'histoire du travail dont disposent les historiens et historiennes de la période contemporaine sont relativement peu nombreux. Même si plusieurs *Histoire générale du travail* ont été publiées successivement¹, ce thème complexe est difficile à embrasser dans le cadre d'un seul ouvrage synthétique, y compris en plusieurs tomes. Les premiers à s'intéresser à la question au XIX^e siècle entrevoyaient leur approche sur un plan purement économique comme par exemple James E. Thorold Rogers qui propose une histoire du travail en Angleterre à partir du salaire des travailleurs et de leur pouvoir d'achat².

De surcroît, l'évolution historiographique de la dernière décennie du XX^e siècle avait semblé éloigner les historiens des problématiques relatives à l'activité productive. Alors que Jeremy Rifkin proclamait *La fin du travail* dans un ouvrage devenu célèbre³, les problématiques liées à l'histoire du travail, des travailleurs et des travailleuses paraissaient être confisquées par d'autres sciences humaines que l'histoire : l'importance des recherches en anthropologie et en sociologie du travail l'atteste⁴. Néanmoins, au tournant du siècle, des livres destinés en priorité

1. Voir, notamment, Fohlen et Bédarida, 1969 ; Touraine (dir.), 1969 ; Lefranc, 1975 ; Caron *et al.*, 1997.

2. Thorold Rogers, 1884.

3. Rifkin, 1996.

4. Un classique de la sociologie du travail : Friedmann et Naville, 1961. Voir aussi Lallement, 2007 ou Méda, 1998. Voir, enfin, Méda, 2018.

à des étudiants, dont certains très synthétiques et bien écrits ont pu servir de base de départ à celles et ceux qui voulaient initier une réflexion historique sur le travail¹.

Depuis le début du XXI^e siècle, un renouveau historiographique concernant la question de l'histoire du travail à l'époque contemporaine a permis aux historiens de réinvestir pleinement ce champ de recherche. Le moment de l'inflexion historiographique qui fait revenir l'histoire sur le devant de la scène en matière de recherche sur le travail peut même être repéré sinon daté avec précision. En effet, en 2002, le congrès du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques de Nancy avait pour thème : « Le travail et les hommes² ». Au vu des communications présentées lors de cette manifestation, l'histoire du travail semble alors connaître un dynamisme nouveau qui ne dément pas les nouvelles orientations prises par les derniers ouvrages de synthèse parus³. La visibilité des travaux historiques sur le travail est assurée, en partie, par l'*International Association of Labour History Institutions* (association sise à Amsterdam) et son site Internet : *Social History Portal* (avec son web Museum)⁴. En 2013, Le réseau européen des historiens et historiennes du travail (*European Labour History Network*) a été fondé. Émanent de ce réseau à l'échelle européenne des associations nationales créées la même année comme, par exemple, en Allemagne la *German Labour History Association* ou, en France, l'Association Française pour l'Histoire des Mondes du Travail (AFHMT). Ces réseaux prouvent, non seulement la poursuite de ce dynamisme, mais également la diversité thématique des recherches en histoire du travail⁵. Enfin, en 2015, un réseau mondial de chercheurs en histoire du travail a été créé à Barcelone : *The Global Labour History Network*.

La question « Le travail en Europe occidentale des années 1830 aux années 1930. Mains-d'œuvre artisanales et industrielles, pratiques et questions sociales » mise aux concours du CAPES externe d'histoire-géographie et des agrégations de géographie et d'histoire poursuit ce renouveau. En effet, si le thème de l'industrialisation de l'Europe occidentale est un objet d'histoire abondamment étudié⁶, qui intéresse les anthropologues, les économistes, les géographes, les historiens et les sociologues depuis les années 1970, la focale sur le thème du travail, et qui plus est dans une perspective d'histoire sociale et d'histoire des pratiques, pour la période allant des années 1830 jusqu'aux années 1930 est un ciblage chronologique particulièrement intéressant. Il ne s'agit pas d'envisager le travail sur un « classique » XIX^e siècle – 1814-1914 –, mais bien de s'y intéresser dans le cadre d'une chronologie qui insiste sur la centralité sociale du travail artisanal et industriel dans une période où ces deux types d'activité peuvent, selon les secteurs, s'hybrider, se mêler ou se succéder. L'échelle européenne proposée, de la France au Royaume-Uni en passant par la Belgique, l'Espagne et des états germaniques à l'Italie, en phase de construction d'un état nation durant la période, permet aussi d'initier une approche

1. Dewerpe, 2001 ; Dewerpe, 1998.

2. « Le travail et les hommes », 127^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Nancy, 15-20 avril 2002.

3. Lire, notamment, Barjot (dir.), 2005 ; Marcilloux (dir.), 2005. Publications d'une partie des interventions réalisées lors de ce colloque.

4. <https://socialhistoryportal.org/>

5. L'Association Française pour l'Histoire des Mondes du Travail a été créée en 2013.

<http://www.afhmt.hypotheses.org/>

6. Pour les sessions de 1998 et de 1999 des concours externes de recrutement de l'enseignement secondaire – Agrégation d'histoire et CAPES d'histoire-géographie – la question d'histoire contemporaine portait sur « Industrialisation et sociétés de 1880 à la fin des années 1960 (France, Allemagne-RFA, Italie, Royaume-Uni et Benelux) ». Voir la bibliographie dans *Historiens et Géographes*, n° 358, juillet-août 1997, p. 289-343.

d'histoire comparée et croisée voire une démarche de type histoire connectée ou globale¹. Ainsi, dans l'espace-temps défini, qu'en est-il de l'aspect artisanal de certains métiers industriels et, conjointement, comment aborder l'industrialisation des métiers artisanaux ?

Pour tenter de défricher, ne serait-ce que partiellement une problématique complexe, cette mise en perspective historiographique présente d'abord un point de vocabulaire en revenant sur le mot « travail », puis les principales publications récentes sur le thème et, enfin, les débats historiographiques liés à l'histoire du travail aux XIX^e et XX^e siècles.

I. LE MOT « TRAVAIL »

Dans un dictionnaire de langue française tel que le *Petit Larousse*, le travail est défini comme « une occupation journalière à laquelle l'homme est condamné par son besoin ». Cette définition, trop générale, est vague, donc peu utile tant sur le plan technique qu'historique. La définition proposée par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) du CNRS est, du double point de vue historique et technique, beaucoup plus pertinente. Le travail est défini comme une « activité humaine exigeant un effort soutenu, qui vise à la modification des éléments naturels, à la création et/ou à la production de nouvelles choses, de nouvelles idées² ». L'industrie est définie au début du XIX^e siècle comme l'ensemble des activités produisant des richesses. Cependant, au cours de la période, la définition se restreint à l'activité manufacturière et à l'usine concentrée³. En 2013, l'Organisation Internationale du Travail (OIT) a proposé une définition très extensive du terme travail, « tout ce qui produit des biens et des services pour la consommation⁴... », peu opératoire pour une analyse historique portant sur le XIX^e et le début du XX^e siècle.

En remontant dans le temps, il est aussi possible de montrer que l'emploi et le sens du mot travail ont, eux-mêmes, évolué. Travail vient du latin *Trepalium* ou *Tripalium* qui désigne un appareil à trois pieux dont on se servait, notamment, pour ferrer les chevaux. Étymologiquement *Tripaliare* signifie torturer. À partir du XVI^e siècle, le mot travail commence à prendre le sens qu'on lui connaît aujourd'hui : il remplace peu à peu les termes labeur et ouvrage. Au XVIII^e siècle, l'*Encyclopédie* en donne encore une définition centrée sur la notion d'effort. Avec le christianisme, au Moyen Âge et à l'époque moderne, le travail était d'ailleurs considéré comme un fardeau voire une malédiction. Ainsi, au Paradis biblique, avant sa chute, Adam ne travaille pas. Plus généralement, dans l'*Ancien Testament*, la formule : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » résume assez bien la façon judéo-chrétienne de considérer le travail dans les temps anciens. Dans les sociétés d'Ancien Régime, comme auparavant dans celles des époques antiques et médiévales, le travail, pourtant nécessaire à l'immense majorité de la population pour vivre voire survivre, n'est donc pas une activité valorisée idéologiquement. Même la tripartition ordinale de la civilisation chrétienne médiévale, au fondement des ordres d'Ancien Régime, hiérarchise la société en plaçant les *laboratores* en bas de l'échelle après les *oratores* (clercs/religieux) dont les membres constituent le 1^{er} ordre tandis que les nobles du

1. Werner et Zimmermann, 2003, p. 7-36 ; Bertrand et Calafat, 2018, p. 3-18.

2. <https://www.cnrtl.fr/definition/travail>, consulté le 24 avril 2020.

3. Jarrige et Fureix, 2015, p. 69-75.

4. Cité par Méda, 2018, p. 29-30.

2^e ordre, originellement *bellatores* ont, quant à eux, de nombreuses interdictions de travailler, même si certains secteurs d'activité constituent des exceptions.

Au XIX^e siècle, Karl Marx (1818-1883) oppose, classiquement peut-on écrire aujourd'hui, ceux qui ne disposent que de leur force de travail à vendre pour vivre – les prolétaires – à ceux qui possèdent les moyens de production – les bourgeois – qui doivent faire appel aux travailleurs pour faire fonctionner leurs ateliers, leurs manufactures ou leurs usines¹. Dès le début du XIX^e siècle, la classe ouvrière est associée à l'histoire du travail. Les conditions de travail des ouvriers retiennent l'attention des « socialistes », tels Fourier, Saint-Simon ou Proudhon pour ne citer que quelques noms, et des précurseurs de la « science sociale » tel le polytechnicien et ingénieur des Mines Frédéric Le Play (1806-1882) qui propose dès 1855 une *étude sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe*². Friedrich Engels (1820-1895) propose une étude des classes laborieuses en Angleterre³. Les ouvriers vivent souvent dans la misère et les bourgeois assimilent alors les classes laborieuses à des classes dangereuses, notamment à Paris⁴. C'est une époque où l'on assiste à une « floraison de textes socialistes et d'enquêtes sur la condition ouvrière⁵ », dans le but de proposer des solutions pour lutter contre le paupérisme. Les hygiénistes s'intéressent très tôt à ces questions, par exemple, Philibert Pâtissier (1791-1863) avec son *Traité des maladies des artisans* dès 1822 ou, plus célèbre, Louis-René Villermé (1782-1863) et son *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers* publié en 1840⁶. Une autre source majeure a longtemps influencé les représentations des ouvriers au travail. Elle est composée des romans naturalistes qui jalonnent la fin du siècle dont le courant littéraire est initié par Émile Zola – à titre d'exemple la saga des *Rougon-Macquart*, sous-titré *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, illustre parfaitement le propos avec notamment *Germinal*, *La Terre* ou *Le Ventre de Paris*. Pourtant, le travail ouvrier n'est pas la seule forme de travail qui existe et se développe pendant la période contemporaine. Étudier le travail aux XIX^e et XX^e siècles, c'est aussi analyser, et de façon non-exhaustive, les mutations suivantes : la mécanisation de l'agriculture, l'artisanat tant rural qu'urbain, le développement du travail « de bureau », celui des services ainsi que le reflux de certaines formes anciennes du travail artisanal et la persistance d'autres, le développement du travail industriel (et, en partie, tertiaire) des femmes, et, bien évidemment, l'évolution globale des formes du travail conjointement au développement de la société dite industrielle.

D'ailleurs, avec le développement de l'industrialisation s'est imposée une organisation de la société où le travail rémunéré (salarial) occupe progressivement une place centrale. Dans les sociétés occidentales des XIX^e et XX^e siècles, le travail n'est plus considéré comme une malédiction. Il devient une activité valorisée car elle permet l'accès au confort matériel et personnel. Les protestantismes avaient d'ailleurs anticipé cette évolution dès le XVI^e siècle⁷. Certains contemporains, dès les premières années du XIX^e siècle, qualifient le processus qu'ils observent

1. Pour une première initiation à la manière dont Marx analyse le travail dans son œuvre cf. Combemale, 2018, p. 81-91 et p. 115-118.

2. Le Play, 1855.

3. Engels, 1845.

4. Chevalier, 2007.

5. Droz (dir.), 1997, tome 1, p. 366.

6. Villermé, 1840.

7. Nous renvoyons au texte important du sociologue allemand Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (Weber, 2004).

de « Révolution Industrielle ». Cette expression est discutée aujourd'hui dans l'historiographie et nous lui préférons celle d'industrialisation ou processus d'industrialisation qui rend mieux compte d'un phénomène multiforme, qui plus est à l'échelle de l'Europe de l'Ouest¹. Pour la période allant des années 1830 jusqu'aux années 1930, il n'est pas exagéré d'évoquer la *centralité du travail* dans les sociétés d'Europe occidentale. D'une part, cette centralité se comprend sur le plan chronologique. Il existe un avant travail, c'est-à-dire l'enfance, même s'il ne faut pas oublier ici le travail industriel des enfants des débuts de l'industrialisation et conjointement le travail qu'ils peuvent fournir dans l'agriculture et l'artisanat avant les mesures d'obligation et de gratuité scolaires une fois la « République installée » en France (selon l'expression de Francis Démier²), entre 1879 et 1886. Il convient de rallonger ce temps de la vie humaine par l'adolescence lorsqu'elle commence à exister à la fin du XIX^e siècle. Le pré-travail concerne aussi et justement cette dernière période de la vie, de manière différenciée selon les origines sociales et selon les sexes, avec l'apprentissage pour les catégories populaires et les études, secondaires et supérieures, pour les garçons de la bourgeoisie puis, peu à peu, au début du XX^e siècle, pour les filles (l'exemple le plus souvent cité étant Simone de Beauvoir). Ensuite, à l'âge adulte, arrive la période de travail actif proprement dit, c'est *le Travail*. Au fur et à mesure des avancées sociales protectrices, apparaît aussi l'après-travail qui correspond aux premières formes de retraite (en France : loi du 5 avril 1910 sur les retraites ouvrières et paysannes), à partir du moment où elle devient possible grâce aux assurances sociales. Le hors-travail, les congés, le chômage et la maladie³, étant également des moments particuliers dans une société *du travail*. D'autre part, la centralité du travail a également un sens plus global, notamment à partir du moment où l'on parle de société post-industrielle, de société des loisirs – donc par opposition à une société *du travail* – et, surtout, de sociétés confrontées aux problèmes de l'emploi c'est-à-dire à la difficulté d'arriver à un « plein-emploi ». Ce dernier point n'est pas aussi important au début de la période étudiée qu'à la fin de celle-ci. Même si, par exemple en France, les Ateliers nationaux de la Révolution de 1848 correspondent à des mesures contre le chômage ; lutte contre le chômage qui jalonne toute la période étudiée avec des moments comme les années 1930 (notamment le front populaire de 1936 à 1938⁴) qui en représente le paroxysme. En tout cas, sur la période étudiée, l'activité professionnelle, ou la non-activité des chômeurs, des rentiers ou des retraités, définissent l'identité des individus à un moment donné de leur existence. D'autant plus et mieux que des années 1830 aux années 1930, la société des loisirs n'existe pas vraiment car le véritable temps libre ne concerne que quelques privilégiés⁵.

II. PUBLICATIONS RÉCENTES

Au début du XXI^e siècle, l'histoire du travail a été renouvelée notamment dans le cadre plus général d'un regain de dynamisme de l'histoire économique et sociale : « C'est d'abord à partir des thèmes du travail et des techniques, de la formation des territoires et de l'entreprise, que

1. Pour approfondir ce point que nous ne faisons qu'esquisser ici : Jarrige et Fureix, 2015, p. 68-76 ; Cannadine, 1984, p. 131-172 ; Verley, 1997 ; Heywood, 1992 ; Verley, 2013.

2. Démier, 2000, p. 325-354.

3. Bruno *et al.*, 2011.

4. Vigreux, 2011.

5. Corbin (dir.), 2020.

les historiens ont abordé le thème de la production. Il n'est guère de secteur qui n'ait connu son avancée¹ ». En 2005, un livre propose même une synthèse sur les quatre grandes périodes historiques². Parmi tous les thèmes étudiés dans différentes publications, l'attention portée à l'histoire du corps et, surtout, de la santé des travailleurs de l'industrie a pris de l'importance³. Dans *Le Corps à l'ouvrage*, Thierry Pillon analyse la place du corps ouvrier au travail à partir de témoignages sur leurs conditions de travail (principalement au xx^e siècle) d'ouvriers et d'ouvrières francophones⁴. En lien avec cette orientation historiographique de la place du corps au travail, des études récentes révèlent l'importance du *geste technique* des travailleurs et travailleuses. L'historien Denis Woronoff, le définit d'abord comme étant intégré au mode de production, devenant ainsi « un mouvement ouvrier⁵ ». Marcel Mauss, dans son article publié en 1935, « Les techniques du corps », stipule que certes la technique peut être comprise à travers les outils et instruments qui la servent, mais aussi par le, ou les, geste(s) à l'origine de l'action et par son apprentissage. François Sigaut (1940-2012) précise encore que le geste appris, non spontané, relève de la technique⁶. Blandine Bril, explique que ces gestes de travailleurs sont insérés dans deux systèmes sensori-moteurs⁷. Le premier inclut la posture et le deuxième désigne l'ensemble des déplacements de « segments » corporels. Ces derniers concernent les membres et surtout les mains et les doigts. La transmission du geste, s'apprend par imitation à l'exemple des apprentis compagnons qui réalisent leur chef-d'œuvre en toute discrétion⁸. Les évolutions techniques poussent à des modifications des gestes consenties ou non par les ouvriers et les artisans. Ces gestes techniques peuvent être répétitifs et/ou multiples, simples ou complexes, successifs et/ou complémentaires, manuels et/ou entièrement corporels, protégés ou non, outillés ou non, liés à une machine ou non. Pour Marie-Noëlle Chamoux⁹ quand l'ouvrier travaille seul avec un outil simple, la tâche qu'il effectue est plus dense qu'avec une machine perfectionnée. Denis Woronoff ajoute qu'il y a une mémoire corporelle. Certes, mais il souligne aussi, comme Blandine Bril et Michel Guérin, dans son ouvrage *Philosophie du geste* (2011), le fait qu'il existe une pratique réfléchie qui complète cette mémorisation. Le corps serait ainsi assimilable d'une part à un « corps objet » répondant à une demande socio-économique mais aussi d'autre part à un « corps sujet » qui réfléchit et interprète l'instrumentalisation à laquelle il est soumis pour être plus efficace à un moindre effort. Analyser les gestes et les postures du corps revient à analyser la manière de travailler d'un être humain et en mesurer les contraintes ou affranchissements corporels. Le corps peut aussi être maltraité par la répétition, une maladresse gestuelle ou encore un contexte spécifique d'actions. Denis Woronoff rappelle qu'un geste technique peut être individuel ou collectif, masculin ou féminin. Le geste technique a un rôle dans les relations humaines puisque par l'utilisation de l'outil ou du corps comme outil, il sert de

1. Sirinelli *et al.* (dir.), 2010, p. 309.

2. Barjot (dir.), 2005 ouvrage dont les publications suivantes sont complémentaires : Barjot (dir.), 2006 et Marcilloux (dir.), 2005.

3. Guignard *et al.*, 2011.

4. Pillon, 2012.

5. Woronoff (dir.), 2017, p. 13.

6. Sigaut, 2012, p. 7-8.

7. Bril, 2010, p. 245-259.

8. Garçon, 2012, p. 122-123.

9. Chamoux, 1978, p. 46-83.

médiateur entre l'homme et son environnement. Ainsi, il est le représentant direct d'un métier, des savoirs, savoir-faire et savoir-être qui lui sont attachés, d'un groupe socio-professionnel.

Le développement de cette forme historiographique est conjoint à la prise de conscience bien plus généralisée qu'aparavant des risques sanitaires liés aux activités professionnelles et aux productions industrielles¹. L'histoire du travail est aussi une forme d'histoire sociale archétypale. Souvent, depuis les années 1970-1980, l'attention portée par les historiennes et les historiens à des industries mortes, en fin de vie ou dynamiques (mais avec des effectifs fortement diminués par rapport à un passé pas si ancien), sur le territoire français comme à l'échelle de l'Europe occidentale, a favorisé le développement de formes historiographiques privilégiant l'étude de l'histoire du travail dans les grandes industries de main-d'œuvre aux effectifs importants : chantiers naval, mines, sidérurgie, textile. Les grands écrits d'histoire du travail sont ainsi centrés sur les ouvriers de ces secteurs pour des raisons liées à l'abondance des sources. Et même si les historiens n'oublient pas d'évoquer les formes artisanales du travail ouvrier au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, force est de constater que même de très bons ouvrages comme ceux de Gérard Noiriel et de Xavier Vigna font la part belle au travail industriel et à ses conséquences sur les populations ouvrières². Par ailleurs, depuis une vingtaine d'années une attention plus soutenue a été portée aux ouvrières dans le sillage du développement des *Gender Studies*. En témoigne, par exemple, le numéro 38 de la revue *Clio, Femmes, Genre, Histoire* consacrée en 2013 aux *Ouvrières, ouvriers*³. Enfin, récemment, la volonté de réaliser une histoire de la France populaire à la manière d'Howard Zinn chez les historiens et historiennes, notamment français, a fait se confondre des éléments d'histoire du travail et ceux plus globaux d'histoire sociale⁴.

III. LES DÉBATS HISTORIOGRAPHIQUES

Jusque dans les années 1960, l'approche méthodologique des recherches menées et les points de vue majeurs développés étaient centrés sur des dépouillements d'archives et la constitution de données essentiellement nationales. Il n'existait pas de véritables études comparées entre divers États. Par ailleurs, l'Europe et les États-Unis étaient le centre quasi exclusif des préoccupations scientifiques. Toutes les études menées à partir des années 1950 sur d'autres pays et continents adoptèrent ce point de vue et cette méthodologie européenne et étasunienne sans forcément tenir compte des particularismes locaux⁵. Dans le contexte de la guerre froide, le but était d'évaluer l'impact des théories communistes sur les ouvriers hors d'URSS ou les conséquences des politiques coloniales des états occidentaux.

Edward Palmer Thompson (1924-1993) historien marxiste anglais propose, à partir de 1963, une nouvelle approche d'histoire sociale et culturelle qui repose sur une histoire des acteurs « par en bas » – *an history from below* – ancrée dans des processus historiques et culturels plus que dans des structures économiques⁶. Ses choix historiographiques, parfois controversés, ont

1. Bruno *et al.*, 2011 ; Guignard L. *et al.*, 2011.

2. Noiriel, 1986 ; Vigna X., 2012.

3. En particulier Vigna, Zancarini-Fournel, 2013, p. 181-208. Voir aussi Bouffartigue, Fortino, 2017 ; Knittel. Raggi (dir.), 2013.

4. Zinn, 2002 ; Zancarini-Fournel, 2016 ; Noiriel, 2018.

5. Hall, 1992, p. 275-320.

6. Thompson, 2012 (1963).

marqué une évolution majeure dans le regard porté sur l'histoire sociale du travail, axée sur les ouvriers. Bien que E.P. Thompson utilise dans son ouvrage l'expression « classe ouvrière », celle-ci s'efface pourtant, remplacée par l'idée d'une *culture ouvrière*. Si les sociologues¹ et les historiens anglo-saxons² avaient déjà abordé cet aspect culturel dans les années 1960, peu d'ouvrages d'historiens français traitaient alors la question³. En France, ce sont les sociologues qui se sont intéressés les premiers à la culture ouvrière, notamment Maurice Halbwachs avec son étude pionnière, publiée en 1912, sur *La Classe ouvrière et les niveaux de vie* suivi de *L'évolution des besoins dans les classes ouvrières* en 1933⁴. En Angleterre, c'est le sociologue Richard Hoggart qui propose une analyse de la culture ouvrière au miroir de la culture lettrée dans *La Culture du pauvre*⁵, ouvrage à l'origine du développement des *Cultural Studies* et des *Subaltern Studies*. Cet axe de recherche a totalement modifié la façon d'envisager l'histoire du travail, donnant naissance à des travaux remarquables comme ceux de Rolande Treppe, de Michelle Perrot ou d'Yves Lequin⁶. Il permet également de mettre fin à l'eurocentrisme pratiqué jusque-là⁷. Il y a une dizaine d'années Jan De Vries a rompu avec l'analyse marxiste classique proposée naguère par E.P. Thomson en mettant en avant la notion de « Révolution industrielle⁸ ». Il met en avant le rôle de la demande et de la consommation comme facteurs principaux de l'intensification du travail et de l'industrialisation des sociétés occidentales. Les formes de contraintes qui pesaient sur les ouvriers sont nuancées par une nouvelle historiographie qui fait une place plus grande à l'*agency* des ouvriers et ouvrières en insistant sur les conditions locales d'industrialisation et sur les contextes régionaux, notamment dans le cadre d'une histoire des entreprises ou *Business History*⁹. Il s'agit de faire davantage attention aux pratiques quotidiennes et d'insister sur les formes hybrides de l'industrie qui est, au XIX^e siècle, caractérisée par la persistance du petit artisanat parallèlement à l'essor de l'usine concentrée¹⁰. En France, c'est François Caron (1931-2014), historien des chemins de fer, et Patrick Fridenson qui, les premiers, promeuvent cette nouvelle approche historiographique¹¹.

La fin du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle sont un moment de renouveau dans les études de l'histoire du travail. Les problématiques actuelles sont davantage tournées vers une approche globale, le plus souvent dans le cadre d'une démarche d'histoire comparée¹², donnant naissance au concept d'« histoire croisée », encore nommée *entangled history* ou « histoire transnationale » et mettant en avant les interactions entre États¹³. Par ailleurs, les catégories de travailleurs et travailleuses étudiées s'élargissent laissant la place à d'autres métiers tels que ceux des mondes

1. Bozon, 1985 ; Dreyfus, 1987 ; Kaës, 1962 ; Dumazedier et Cazeneuve, 1962, p. 455-456 ; Larrue, 1963, p. 45-64.

2. À titre d'exemple, nous pouvons citer l'article critique de Judt, 1979, p. 66-94.

3. Lequin, 1981-1982, p. 70.

4. Les deux ouvrages ont été réédités dans Halbwachs, 2012.

5. Hoggart, 1970 (1957).

6. Treppe, 1971 ; Perrot M., 1974 ; Lequin Y., 1977.

7. Revue *d'Histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité* publiée de 1953 à 1972 sous l'égide de l'UNESCO.

8. De Vries, 2008.

9. Par exemple, Daumas, 1999.

10. Chevandier, Pigenet, 2002, p. 163-169.

11. Par exemple, Caron, 1997 ; Caron, 2010 ; Fridenson, 1997, p. 207-245.

12. Van der Linden et Lucassen, 1999.

13. Werner, Zimmermann, 2003, p. 7-36.